

ressement, enfin il dirait tant qu'ils se laisseraient toucher.

Encore sans expérience l'étudiant se persuada aisément. Du reste pouvait-il croire que des personnes sensées se prêteraient à cet odieux trafic du mariage d'argent. Il se rendit donc, chez le père de Jeanne. Impressionné par je ne sais quelle terreur vague, il balbutia d'abord ces insignifiances qui forment le début de presque toutes les conversations, puis subitement, sans transitions, il fit sa demande, mais aux premiers mots, la mère lui déclara sans atténuations, avec cette franchise indélicate particulière aux gens sans instruction, que jamais leur fille n'épouserait un garçon qui n'avait pas un sou valant.

Cette réponse épouvanta le jeune homme bien qu'il y fut préparé en quelques sorte.

Après s'être excusé, il sortit en chancelant comme un ivrogne. Inconsciemment il déambulait, abêti par cet écrasement de tous ses projets. Désormais l'avenir ne pouvait lui sourire ; les honneurs ne lui seraient que blessures ; les richesses qu'un souvenir maudit ! Puis, comme en un panorama défilèrent devant son esprit affolé les tableaux de la misère humaine, de cette bataille sans fin pour l'existence, et le grand nombre de vaincus, de blessés, de morts. Sa raison s'affaissa devant cette montagne de maux et la pensée du suicide, de la délivrance, se présenta nettement sous ses couleurs les plus vives. Il ne chercha pas à l'éloigner ; d'ailleurs, le pouvait-il ?

Depuis longtemps il avait adopté le scepticisme des esprits forts, depuis longtemps l'idée de Dieu avait démenagé de son cerveau. Et maintenant, seul en face de la tentation, il était trop faible pour résister. Que lui faisait la mort puisque le corps existait uniquement, l'âme étant un mythe, la vie future un conte à dormir debout ?...

Il était rendu sur la rue Saint-Jacques, devant le Saint-Lawrence Hall, lorsqu'il s'arrêta. Quatre heures de l'après midi venaient de sonner à l'hôtel des Postes, et le boulevard semblait une ruche où les abeilles sont en pleine activité. Les voitures se frayaient à peine chemin et les trottoirs regorgeaient de piétons. Les gens affairés, les oisifs, les dudes, les coquettes, les gracieux visages, les minois effrontés, tous se croisaient ou se suivaient la lèvre épanouie, l'œil moqueur, respirant avec délice l'air presque pur de la métropole canadienne.

Mondet voyait cela avec une haine brutale. La joie des autres lui faisait mal. Par moment, il lui prenait des envies de figer par la mort ce sourire qu'il voyait errer sur les lèvres de ces passants. Avaient-ils le droit d'être heureux pendant que le sort prenait un malin plaisir à le plonger dans le dégoût des choses d'ici bas, à ne lui faire boire qu'un calice d'amertume, à ne lui indiquer que le rude chemin lugubre et cahoteux du *struggle for life*.

Des pleurs de rage gonflaient ses paupières. Ses mains se crispaient autour d'un cou imaginaire.

A ce moment il vit venir, en compagnie d'un rentier, badinant, racontant peut être sa demande et son éconduite, le Boulard qui l'avait remercié avec la politesse grossière d'un parvenu.

En une seconde, un frisson rabique parcourut son être, un voile de sang s'étendit sur ses yeux, et saisissant dans sa poche un revolver Colt, il se lança sur le père de sa bien aimée, pointant l'arme vers la figure. L'autre avait vu et s'était arrêté, muet, incapable de faire un mouvement, hypnotisé par la peur. Son compagnon avait pris la fuite en criant comme un pourceau qu'on égorge.

Hector était arrivé à trois pas de son but... Brusquement, à la manière d'un automate mu par un ressort, il tourna le revolver sur lui et se flamba la cervelle. Aussitôt ses muscles se détendirent et une masse inerte alla rouler aux pieds de M. Boulard qui tomba à genoux, pendant que de tous côtés, les citadins accouraient, pendant que les femmes tremblaient d'émotion, pendant que la police arrivait en sueur et en dernier lieu sur le théâtre du crime.

La circulation fut interrompue.

On téléphona à l'hôpital pour avoir l'ambulance. Quelques secondes après une cloche, sonnait sans interruption, se faisait entendre, et au loin, venait à fond de train une voiture blanche à croix rouge.

Le chirurgien constata la mort ; le corps fut

transporté à la morgue, et les agents de police prirent le nom des témoins, le coroner devant tenir son enquête le lendemain.

Alors M. Boulard, qui avait assisté à cette scène dans un état d'hébètement complet, recouvra sa sensibilité, se mit à balbutier et à se lamenter.

Certains gens ne conçoivent toute l'imminence du danger qu'après qu'il est passé.

Enfin il s'aperçut qu'il servait de spectacle aux badauds et, pour échapper à toute cette curiosité, il monta en voiture pour retourner chez lui.

Durant la route un revirement d'opinion s'était opéré. Maintenant il avait honte de lui-même, il plaiguait le suicide.

C'était mal ce qu'il avait fait, puisqu'il avait causé mort d'homme. Ah ! s'il avait su ?

Aussi s'excuserait-il en arrivant auprès de son enfant. Il demanderait pardon. Elle était si bonne, si bonne, qu'il serait absous sur le champ.

Plein de cette idée, ne concevant pas les conséquences possibles d'une si terrible nouvelle annoncée à brûle pourpoint, aussitôt dans son *home*, il raconta tout, devant sa femme et sa fille. Cette dernière ne lui donna pas le temps d'achever, car elle s'évanouit.

De nouveau, il fut décontenancé.

Sa fille l'aimait donc bien, cet étudiant !...

Tous les événements de cette journée devenaient des révélations pour lui !

Son obtusité l'avait empêché de prévoir la catastrophe, mais il voyait clair maintenant que les faits frappaient son intellect, drus comme une série de coups de poing en pleine face. La mère, excitée, envoya quérir le médecin.

Jeanne reprit connaissance, mais resta malade... Une fièvre la consuma, le délire la fit voyager dans le pays des rêves et des chimères, tellement et si bien qu'elle ne le quitta pas... Après plusieurs mois, sa santé revint, mais non la raison.

Ses parents se désespérèrent...

Pour comble de malheur et pour ne pas faire mentir le proverbe, la scandaleuse faillite de la "Mechanic Bank" engloutit la plus grande partie de leur fortune. Ils furent réduits à vivoter dans les quartiers modestes de Montréal.

Voilà pourquoi j'ai connu Jeanne.

30 mai.

Je suis parvenu, par un moyen ou par un autre, à faire la connaissance de monsieur et madame Boulard.

Il ne me reste plus qu'à saisir l'occasion pour leur rendre visite.

13 juin.

Je suis allé deux fois, depuis le 30 mai, chez M. Boulard, mais je n'avais jamais rencontré la folle. On l'enferme, paraît-il, quand des étrangers viennent. Aujourd'hui, pendant que je causais au salon avec madame Boulard, la folle est tout à coup entrée. A ma vue elle est restée un instant indécise, l'instant psychologique où l'on ne sait pas qu'elle résolution prendre, puis se jetant à mes pieds, elle s'écria avec des larmes dans la voix : — Hector, tu m'aimes toujours, dis ? dis ?...

Surpris par cette scène énervante, oubliant toute convenance, le lieu où j'étais, la présence de la mère, et l'état de la jeune fille, je répondis avec conviction : — Relève-toi, Jeanne, je t'aime toujours, toi seule seras ma femme.

Aussitôt, comme subissant un choc électrique, elle se redressa, dans une pose de déesse, l'air inspiré, di-vinement belle et dit : — Je te crois, Hector, je savais que tu reviendrais...

Ces mots venaient à peine d'expirer sur ses lèvres qu'elle retomba exsangue, inanimée.

Madame Boulard vola vers sa pauvre insensée en appelant du secours. Le tumulte s'éleva et je m'esquivai, confus.

Depuis, j'ai appris qu'elle venait d'avoir une rechute exactement semblable à sa première maladie. Ce qui l'a déterminée, ce sont ma présence et mes paroles. Je ressemble, m'a-t-on dit, au malheureux de Saint-Luc et Jeanne a cru à son retour.

Néanmoins, j'ai lieu de me flatter de cette illusion, car le docteur espère un bon résultat.

3 septembre.

Cher journal, que je dois te sembler ingrat. Petit à petit, je t'abandonne, après avoir promis de ne plus te délaïsser.

Hélas ! pardonne ; si la miséricorde de Dieu est infinie, l'inconstance de l'homme est incommensurable. Tel serment qu'il promettait tenir toute sa vie est bientôt relégué dans l'ombre.

En agissant ainsi il escomptait l'avenir et qui sait ce qu'il lui promet.

L'avenir est une ombre vaine qui fuit devant nous, qui est toujours le lendemain et jamais le présent... Diantre ! il est temps de m'arrêter. De ce train, bientôt je serais philosophe. Tout ce pathos de préambule pour arriver à dire que Jeanne a reconquis la vie et l'intelligence, que je l'adore, qu'elle m'estime, que... je veux en faire ma toute petite femme...

22 octobre, 6 heures du matin.

Tous les fruits sont cueillis. Après avoir enfanté, la terre se meurt lentement. Bientôt un linceul l'enveloppera. Cependant, avant de pousser le dernier soupir, la nature se fait belle par échappée.

Les splendeurs automnales sont à la nature ce que les joues roses sont à la poitrine.

Même jour, 7 heures du soir.

Je dérobe une seconde à mon bonheur pour inscrire l'acte le plus important dans l'existence d'un homme...

Je suis marié, j'ai épousé Jeanne. Le passé n'existe plus. Je la possède, je lui appartiens...

*E. J. Massicotte*

## CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Pommes au gratin.*—Pelez des pommes, coupez-les en deux, enlevez les cœurs, et faites cuire un peu ferme dans un sirop léger vanillé. Rangez sur un plat beurré, arrosez de marmelade d'abricots, et faites glacer au four ou sous le four de campagne. Saupoudrez de sucre mêlé d'amandes hachées, et remettez un instant au four.

*Gelée à l'anisette.*—Prenez 425 grammes de sucre, 4 blancs d'œufs, 60 grammes de gélatine. Battez bien tout ensemble, et clarifiez en faisant bouillir et en battant toujours. Laissez reposer et passez ensuite plusieurs fois à travers un linge jusqu'à ce que le mélange soit clair. Parfumez avec de l'anisette et mettez dans un moule, que vous entourez de glace, jusqu'à ce que la gelée soit prise.

*Morue à la maître d'hôtel.*—Faites-la dessaler dans un mélange égale d'eau et de lait ; ensuite échaudez-la pour l'écailler plus facilement. Lorsqu'elle sera bien préparée, mettez la cuire à l'eau froide. Vous aurez soin de tourner lorsqu'elle commencera à bouillir, et de ne point tarder à la retirer. Vous l'égouttez et la mettez sur un plat. Masquez là avec une sauce à la maître d'hôtel, dans laquelle vous verserez quelques gouttes de citron, et servez tout de suite.

*Paupiettes de filets de soles.*—Enlevez les filets de belles soles, aplatissez les un peu.

Faites une farce avec ce qui reste de ces soles, mie de pain et vin blanc. Mettez là sur un des côtés, et roulez les filets sur eux-mêmes, en forme de bouchon.

Piquez les avec une petite brochette en bois, qui les empêche de se déformer. Mettez ces filets dans une casserole beurrée, auprès les uns des autres ; mouillez avec du vin blanc et eau par moitié, couvrez d'un papier beurré et faites cuire doucement. Dresser les dans un plat, en rond, et garnissez le milieu avec des queues de crevettes épluchées, et ajoutez une sauce au beurre frais fondu. Piquez une grosse crevette sur chaque paupiette.